

Anthropologie et Sociétés



Louis GIRAULT : Kallawaya, Guérisseurs itinérants des Andes. Recherche sur les pratiques médicinales et magiques, coll. Mémoires no 107, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1984, 668 p., ill., index, biblio.

André Langevin

Volume 11, Number 1, 1987

Enjeux et contraintes : discours et pratiques des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006405ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006405ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, A. (1987). Review of [Louis GIRAULT : Kallawaya, Guérisseurs itinérants des Andes. Recherche sur les pratiques médicinales et magiques, coll. Mémoires no 107, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1984, 668 p., ill., index, biblio.] *Anthropologie et Sociétés*, 11(1), 185–187.
<https://doi.org/10.7202/006405ar>

chez les Malle, soulève une question encore moins souvent abordée dans les ouvrages traitant de l'aïnesse en Afrique, c'est-à-dire les situations où des femmes peuvent exercer un rôle d'aînée par rapport à des cadets masculins aussi bien que féminins. Enfin, les multiples facettes de l'aïnesse au sein d'une seule société, la capacité de définir le contenu de la notion elle-même de façon différente selon le contexte social, sont analysées avec finesse par plusieurs auteurs, notamment Sindzingre et Abélès.

Dans l'ensemble, les contributions rendent pleinement compte des diverses dimensions de l'aïnesse, aussi bien chez des sociétés particulières que dans l'étude comparative de la question. Le recueil constitue donc, sinon une déconstruction de l'idée d'aïnesse « en soi », tout au moins un puissant démenti à tout essai de réification du concept. Ce livre soulève bien plus de questions qu'il n'en résout, en indiquant, dans un territoire intellectuel de l'anthropologie qui n'est plus vierge, de multiples voies qui restent à explorer.

En somme, la qualité très haute de la plupart des articles — et il n'est malheureusement pas possible dans un seul compte rendu de rendre justice à chacun des auteurs — fait de ce recueil une contribution-clé à toute l'étude de la question de l'aïnesse en Afrique noire, que ce soit à l'est ou à l'ouest.

Robert Launay
Département d'anthropologie
Northwestern University

Louis GIRAULT : *Kallawaya, guérisseurs itinérants des Andes. Recherche sur les pratiques médicinales et magiques*, coll. Mémoires no 107, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1984, 668 p., ill., index, biblio.

Les Kallawaya ont maintes fois été présentés comme de mystérieux guérisseurs indiens dont les ancêtres pratiquaient déjà la médecine auprès de l'Inca. Comme le dit Thierry Saignes dans son article *Qui sont les Kallawaya ? Note sur un énigme ethno-historique*, publié pour la première fois en français dans la première partie de ce livre, il s'agit là d'un véritable « mythe ethnographique ».

...le terme de Kallawaya... désigne avant tout le groupe professionnel spécialisé dans l'art de guérir et parlant une langue du même nom dont les initiés circulaient aux XIXe et XXe siècles dans toutes les Andes; il évoque aussi l'ancien groupe ethnique accroché sur les pentes des Andes orientales depuis les cordillères de Carabaya et d'Apolo jusque dans les collines chaudes du Haut-Béni et dont les descendants parlent aujourd'hui l'aymara dans les hauteurs et le quechua dans les vallées; il concerne, enfin, la strate « supérieure » de la société locale (élite indigène assimilée aux *mistis* de Charazani) (Saignes dans Girault 1984: 35).

Dans cet article, l'auteur retrace avec rigueur les principaux événements qui ont structuré l'aire Kallawaya, de la chefferie pré-incaïque à la Révolution nationaliste de 1952, s'attardant surtout — en fait, tant que les documents le permettent — sur l'intervention inca et l'ensemble de la période coloniale.

La première partie de ce volume s'ouvre sur le texte d'une conférence sur la culture kallawaya, prononcée par Girault à La Paz en 1974, et qui dut avoir l'effet d'une bombe. L'ethnographe français, (décédé quelques mois plus tard), s'appuyant sur une recherche bibliographique exhaustive et une longue ethnographie, faisait remarquer que ce groupe de guérisseurs itinérants n'est mentionné nulle part dans les écrits des chroniqueurs et qu'il faut attendre la deuxième moitié du 18e siècle pour

qu'on les mentionne sans équivoque une première fois; ensuite qu'en l'absence d'une étude linguistique sophistiquée, l'idiome particulier que cette élite métisse employait¹, en plus du quechua, de l'aymara et de l'espagnol, ne peut être associé à la langue *pukina* (utilisée jusqu'au 17^e siècle dans une assez vaste région englobant l'aire kallawaya); et enfin que leur thérapeutique, « que nous pouvons qualifier de scientifique », étant donné que plus du quart des 980 plantes recueillies sont actives pharmacologiquement, s'appuie sur des formes de diagnostic et un point de vue étologique qu'il est difficile de distinguer des pratiques andines. De plus, des influences européennes sont présentes.

Le reste de l'article de même que l'ensemble des « Notes éparses » qui suivent amènent de précieux renseignements sur la transmission du savoir, la cueillette et le séchage des plantes, les concepts de chaud, de tiède et de froid, et ceux de masculin et de féminin (les plantes chaudes sont très fortes si elles sont masculines et assez douces si elles sont féminines; les plantes froides sont fortes si elles sont féminines et plutôt douces si elles sont masculines), le nomadisme de ces spécialistes et leur organisation sociale. Ces deux articles ne totalisent qu'une quinzaine de pages très concises; n'oublions pas qu'en 1975 l'auteur retournait en Bolivie dans le but de poursuivre ces travaux et que, laissés en plan, on décida de les publier tels quels.

La première partie de *Kallawaya*... se termine par un court article de Claudine Friedberg qui fait quelques observations sur la constitution de la pharmacopée kallawaya et situe le travail de Girault dans un ensemble plus vaste : voilà, dit-elle, l'étape préliminaire d'un travail d'envergure sur l'utilisation des plantes médicinales dans les Andes, travail futur qui devra entre autres faire la part des influences.

La deuxième partie du volume (« Pratiques médicinales et magiques ») traite de l'usage des éléments naturels de cette pharmacopée (980 plantes, 60 produits animaux, 14 produits humains et 25 produits minéraux) dont la fonction est surtout thérapeutique (seulement quatre plantes sont utilisées à des fins uniquement magiques), et de cent cinquante amulettes, jadis fabriquées et vendues par les Kallawaya, dont la fonction est essentiellement magique. Elle débute avec la présentation de la nomenclature vernaculaire des plantes médicinales (qui reprend dans sa plus grande partie un article datant de 1966). Ce système classificatoire, patent en quechua seulement, se rapproche du système linnéen : les deux tiers des plantes sont groupées par « genres vernaculaires » comportant chacun au moins deux espèces, qu'un « adjectif modificateur » permet de distinguer. Non seulement les espèces d'un même genre vernaculaire feraient-elles partie, le plus souvent, d'un même genre dans le système de Linné, sinon d'une même famille ou sous-famille, mais encore les critères différenciant les espèces dans le premier système sont-ils souvent semblables à ceux qu'ont utilisé le naturaliste suédois et ses pairs. Tous les éléments naturels sont ensuite fichés suivant un même patron : pour chaque plante, l'auteur donne son numéro de référence suivi de ses noms vernaculaires (quatre langues), son nom scientifique, son habitat, sa qualité (de plante chaude, tiède ou froide), ses usages selon ses différentes parties (mais les indications non thérapeutiques de la plante ne sont pas indiquées), sa composition chimique (d'après Perrot 1943) et le nom du ou des informateurs. Les fiches des autres éléments naturels contiennent à peu près les mêmes renseignements. Des références historiques *in extenso*, sauf si l'ouvrage est aisément consultable en bibliothèque — on n'indique alors que la page —, s'ajoutent à la plupart de ces descriptions; par contre, seul un nombre assez limité d'entre elles sont accompagnées d'un croquis. Il va sans dire que ce corpus de références, faisant appel à plus de cinquante textes, double l'intérêt de l'ouvrage de Girault. La section sur les amulettes est présentée sensiblement de la même façon : pour chacune d'entre elles, l'auteur inscrit ses noms vernaculaires, son village d'origine, sa description (plus de la moitié sont aussi dessinées), sa fonction (quelle personne peut l'utiliser et dans quel but), son symbolisme (pour donner son pouvoir au talisman, quel signe symbolise quoi). L'analyse subséquente classe ces figures symboliques et, d'une certaine manière, en établit la distribution. L'ouvrage se termine par un index traditionnel auquel s'ajoute un index thérapeutique ne regroupant que les plantes et par lequel on peut voir par exemple qu'à côté des antiseptiques, des béchiques ou des antirhumatismaux, qui comptent chacun plus de cent plantes, les hallucinogènes, les révulsifs et les anaphrodisiaques font piètre figure, avec seulement quelques plantes chacun.

¹ Les nombreuses données linguistiques que l'auteur a récoltées entre 1956 et 1965 sont déposées au laboratoire de M. Bernard Pottier.

Malgré le fait qu'il s'agit ici d'un travail inachevé – Girault aurait-il mentionné les dosages dans une étude définitive ? – il nous faut rendre compte d'une équivoque. D'après le tableau de la répartition des espèces médicinales selon les différents milieux écologiques et d'après l'ensemble des indications pertinentes contenues dans les fiches botaniques, que ce tableau représente, aucune espèce n'est récoltée entre 2800 et 3100 mètres d'altitude alors que 386 espèces proviennent des hautes vallées, entre 3200 m et 3700 m (la grande majorité d'entre elles, de la vallée d'origine des Kallawayas), 65, des vallées interandines, entre 1800 m et 2700 m, et 62, de la *ceja de montaña*, entre 1800 m et 2200 m. Les avant-dernières viennent presque toutes des départements boliviens de Cochabamba et de Sucre, et les dernières, de la région de Coroico, plus au sud dans le département de La Paz. En somme, les Kallawayas, dont les villages sont à peu près à 3600 m d'altitude, ne cueilleraient pas de plantes dans leur propre vallée sous les 3200 m (limite inférieure des gelées, limite supérieure potentielle de la forêt) négligeant ainsi un milieu très riche en espèces. Pourtant, Saignes remarque (p. 44) que « l'exceptionnelle diversité des niches et des facettes écologiques, étagées sur les flancs des cordillères d'Apolobamba et de Muñecas, plongeant directement, en quelques heures de marche, dans la forêt chaude et humide, réunissait toutes les conditions d'utilisation botanique par un groupe soumis aux influences culturelles venues à la fois des Andes et de l'Amazonie ». Dans un ouvrage publié pour la première fois en 1920, Rigoberto Paredes affirmait : « Avant d'entreprendre leurs longs voyages, ces guérisseurs pénètrent dans les vallées de Camata, pour s'y approvisionner en herbes et racines... ». Cette absence n'est-elle qu'un vice de présentation, les plantes récoltées nommément dans les régions de Cochabamba, Sucre et Coroico pouvant l'être aussi dans la vallée « kallawayas » de la rivière Camata, à des altitudes équivalentes; ou doit-on en déduire qu'au moment de l'enquête de Girault, les Kallawayas préféraient (depuis quand et dans quelle mesure ?) s'approvisionner hors de leur vallée d'origine lorsqu'une plante poussait à moins de 3200 m d'altitude ?

Cet ouvrage posthume, d'un homme de terrain connu aussi pour ses recherches archéologiques, ethnomusicologiques et plus proprement ethnologiques, représente une somme de travail considérable et, comme le dit Jacques Soustelle dans l'avant-propos, « constitue un document capital sur les cultures autochtones du monde andin ».

André Langevin
Département d'anthropologie
Université Laval

Jack GOODY : *Cuisines, cuisine et classes*, coll. Alors, Centre de Création Industrielle et Centre Georges Pompidou, Paris, 1984 (1981), traduit de l'anglais par Jeanne Bouniort, 405 p., biblio., index, annexe.

Cet essai a vu le jour sous la forme d'une leçon inaugurale. La question qui le sous-tend est la suivante : « pourquoi les cultures traditionnelles africaines n'ont-elles pratiquement pas de cuisine différenciée, même dans les grands États qui ont des structures politiques différenciées ? Quelles sont les conditions pour l'apparition d'une grande et d'une « petite cuisine » ? » (p. 14).

Jack Goody commence son travail par l'analyse des travaux des « précurseurs » intéressés par l'alimentation tels que G. Frazer, E. Crawley, Fortes et Robertson Smith. Pour J. Goody plusieurs de ces anthropologues « étaient continuellement aux prises avec leurs propres pratiques et croyances religieuses, dirigeaient leur attention vers les aspects rituels et surnaturels de la consommation » (p. 30-31). Sa perspective est profondément critique à l'égard des approches basées sur un binarisme linguistique « simplificateur », par rapport à celles qui insistent sur l'aspect symbolique de la cuisine